

dans des numéros précédents, de sorte que l'ensemble de son œuvre forme un tout systématique. —

Par son style tantôt alerte et primesautier, tantôt grave et sévère, il peut être considéré comme un grand écrivain, plus proche des auteurs du temps de Louis XIV que de ceux de son temps qui préféraient un ton gracieux, badinant et plus spirituel que profond. Ses argumentations se distinguent fort souvent par une logique précise et serrée, mais son tempérament fougueux doublé de la conviction de mener un combat pour une bonne cause l'entraîne souvent à des antipathies personnelles, à des jugements franchement injustes sur ces adversaires. Ses premières lettres que j'ai citées montrent qu'il était une forte personnalité, un caractère très tranchant et surtout très franc, peu disposé à accepter des idées toutes faites, vrai tempérament de lutteur qui, dans le 18^e siècle à la politesse si raffinée, ressemble plutôt aux théologiens du temps de la contre-réforme qui perçaient de traits de plume impitoyables les partisans de Luther et de Calvin alors que les guerres de religion ensanglantaient toute l'Europe. Du temps de sa jeunesse, il s'était montré mécontent de voir la Compagnie perdre ce caractère combattif que son fondateur, ancien soldat, lui avait imposé par son premier statut ; dans l'âge mûr, il reprochait aux hauts dignitaires ecclésiastiques et même au pape de se montrer trop conciliants à l'égard de souverains gagnés aux idées à la mode. Les philosophes, à part Rousseau, dont il partageait certaines idées, constituaient pour lui une armée bien équipée et disciplinée qu'il fallait combattre par ses propres armes. Pour cette raison, lui aussi rédigeait des dictionnaires.

De tous ses écrits, ce sont naturellement les lettres qui nous montrent le mieux l'homme avec sa franchise souvent brutale, son tempérament plein de verve, ses préjugés et surtout ses espérances et ses angoisses. Elles montrent aussi que cet ancien religieux qui menait une existence très retirée depuis son retour de Hongrie et qui n'avait que du dédain pour les réunions mondaines était traité comme un personnage très influent par des souverains et des ministres.

Justement parce qu'il considérait les philosophes à la mode comme un groupement uni dans un but commun, il ne faisait guère de distinction entre eux. A part Voltaire qu'il considérait comme un talent supérieur et Rousseau avec lequel il était d'accord pour certaines idées, Feller les met tous sur un même plan ; dans ses controverses, on trouve pêle-mêle des noms d'auteurs aujourd'hui complètement oubliés à côté de ceux de grands écrivains dont les œuvres sont analysées dans tous les manuels d'histoire littéraire. Naturellement il a exagéré pour les mêmes raisons les talents et l'importance de quelques obscurs folliculaires qui défendaient comme lui les principes traditionnels. Ses opinions sur les *rapports étroits entre le « philosophisme » et le jansénisme* ne peuvent être vérifiées que par un connaisseur parfait de l'histoire religieuse de l'époque ; il est curieux que pendant son séjour en Hongrie, lui-même était pendant quelque temps suspect de jansénisme ! Derrière les idées et les livres, Feller voyait des hommes en chair et en os qui pouvaient exercer une grande influence par leur personnalité même. Pour lui, il ne s'agissait pas seulement de réfuter des idées opposées aux siennes, il voulait abattre des adversaires qui, par